

En juillet 2001, je quittais la Guinée Conakry après cinq années passées au service de « la Coop », la coopération française, comme on l'appelait à l'époque. Cinq années parfois difficiles mais formidables qui me marquèrent fortement. Le retour fut rude. Je ne comprenais plus très bien le monde dans lequel j'évoluais. J'avais surtout l'impression d'avoir abandonné des amis. « Sous l'aile de l'ange » est l'un des premiers textes que j'ai écrits à mon retour. Le vague souvenir d'une histoire tombée de la bouche de mon père lorsque j'étais gamin et les murmures d'une Afrique toujours présente en moi sont venus se mélanger pour composer un récit empreint de nostalgie et de fantastique soft.

SOUS L'AILE DE L'ANGE

Sans doute avez-vous déjà entendu cette histoire ou, tout au moins, une qui lui ressemblait. C'est l'histoire d'une rencontre improbable avec un homme qui surgit au moment précis où un groupe d'individus se trouve confronté à une difficulté insurmontable et qui, miraculeusement, résout celle-ci avant de disparaître, comme il était venu, sans attendre ni remerciements, ni dédommagements.

C'est arrivé à mon père avant moi et c'est probablement aussi arrivé à quelqu'un de votre entourage.

Ce récit, il me l'a raconté une bonne vingtaine de fois sans que je lui prête une attention autre que discrète. Je le connais pourtant par cœur.

Ça s'est passé dans la Haute-Ardèche. Il faisait très chaud en ce mois d'août 1954 et la moissonneuse-batteuse que son employeur avait louée à prix d'or venait de tomber en panne.

Peut-être le moteur de l'engin avait-il simplement chauffé, ou alors ne s'agissait-il que d'une panne mécanique mineure ? Toujours est-il que l'encombrante machine s'était immobilisée au milieu d'un champ de blé et que les suggestions confuses et contradictoires du conducteur et de la demi-douzaine de paysans rougeauds qui entouraient le mastodonte pétrifié ne parvenaient pas à lui insuffler le moindre souffle de vie.

— L'a sûrement coulé une bielle, disait l'un.

— Penses-tu ! répondait l'autre. J'parie qu'c'est l'joint d'culasse.

— Y'a p't-être plus d'essence, suggérait un troisième en frottant d'un ongle noir sa joue rugueuse comme du papier de verre.

— Saleté de machine américaine ! jurait le quatrième, qui était aussi le propriétaire du champ. Comment qu'on va moissonner mon blé, maintenant ?

Quant à mon père, dont la tâche consistait à ratisser la paille laissée derrière la moissonneuse, il était jeune à cette époque. Il restait donc un peu à l'écart du groupe et se contentait d'écouter ses aînés, appuyé sur son grand râteau en bois.

Alors qu'en dernier recours les paysans envisageaient d'aller chercher le forgeron du village, ce qui dans ces campagnes se rapproche le plus d'un mécanicien, apparut un homme portant un baluchon sur l'épaule. C'était un grand type tout maigre, au visage buriné et émacié, qui tenait dans la main droite une grosse canne dont il semblait pourtant n'avoir nul besoin. Il était vêtu d'un pantalon trop large, retenu à la taille par un bout de ficelle, d'une épaisse chemise à carreaux et d'un long manteau en gabardine blanchis autant que ses croquenots par la poussière du chemin.

Les hommes ne l'aperçurent que lorsqu'il fut près d'eux.

— Bien le bonjour, messieurs ! s'exclama-t-il d'une voix grave dont l'accent attestait qu'il n'était pas du coin et, sans doute, pas du pays. Vous avez un problème ?

En temps normal, ceux qu'il apostrophait ainsi n'aimaient pas beaucoup les étrangers et encore moins les vagabonds. Mais, tout à leur préoccupation du moment, ils se tournèrent vers lui et l'un d'eux dit simplement : « C'te garce de machine est tombée en panne, nom de Diou ! Et il nous reste encore plusieurs hectares à moissonner. »

— Ne blasphémez pas ! s'exclama sèchement l'étranger.

Puis, avant que quelqu'un ait pu répliquer, il déposa son ballot et son bâton à terre et s'avança d'un pas souple vers la moissonneuse-batteuse dont les capots de tôle étaient relevés de chaque côté de l'imposant moteur.

Les paysans s'écartèrent sans mot dire devant l'inconnu, qui grimpa sur la roue avant de l'engin et disparut à moitié à l'intérieur de celui-ci.

Ils l'entendirent farfouiller et murmurer tout bas dans une langue inconnue. Enfin, après quelques minutes, il se redressa.

— Montez, dit-il en s'adressant au conducteur, et essayez de démarrer maintenant.

L'intéressé se hissa aussitôt dans sa cabine et appuya sur le contacteur. Le moteur toussota doucement, émit quelques râles, hésita, puis finalement démarra en pétaradant.

L'étrange personnage descendit alors tranquillement de la roue et récupéra son baluchon ainsi que son bâton. Son visage d'Indien demeurait impénétrable et ne révélait aucun signe de fierté ou de satisfaction.

— Ben ça alors ! dit le conducteur depuis sa cabine.

— Boudiou ! grommela le propriétaire du champ.

— Bonté divine ! dit un paysan plus inspiré.

Ils restaient tous estomaqués par le prodige accompli, comme pourraient l'être des enfants devant les tours de prestidigitation d'un magicien de cirque ambulancier.

Un curieux silence s'établit, que personne ne rompit avant que mon père n'ose s'approcher de l'étranger.

— Vous voulez boire un coup ? demanda-t-il un peu maladroitement en lui tendant un litron en terre cuite. Vous l'avez bien mérité.

— Ça c'est sûr ! s'exclama un autre en se grattant la tête sous son béret et en arborant une expression incrédule sur son visage recuit par le soleil.

L'étranger, toujours impavide, se tourna vers mon père et ne répondit pas. Dans ses yeux bleus légèrement obliques, de curieuses flammes paraissaient couvrir. Elles parurent tout à coup s'aviver lorsque, d'un geste incroyablement rapide, il leva sa canne et en fendit l'air en direction du jeune garçon qui, un jour, deviendrait mon père. Avant que ce dernier n'ait pu esquisser le moindre geste de défense, le bâton noueux frôla son épaule et vint écraser, au terme de sa trajectoire, la tête triangulaire d'une vipère qui se glissait vers ses sabots.

Pétrifiés, tous les hommes regardèrent les ultimes convulsions du serpent sur le sol.

— Non, merci ! Je ne bois pas le sang de la terre, dit l'inconnu comme si rien ne s'était passé.

— Co... Comment avez-vous fait ? balbutia mon père d'une voix rauque, sans qu'on sache très bien s'il parlait de la réparation de la moissonneuse-batteuse ou du serpent.

— J'ai juste écouté ce que murmurait le vent, mon garçon, répondit l'homme en le fixant avec une étrange intensité. Rien d'autre. Juste écouté le vent...

En guise de salut général, il eut un bref mouvement de la tête et puis, sans un mot de plus, il reprit sa route.

Mon père devait me dire bien plus tard, lorsque j'eus atteint l'âge d'homme, que ce bref regard avait semblé sonder son âme bien mieux que ne le ferait jamais aucun curé et que, devant cet inconnu, il s'était brusquement senti nu et vulnérable comme un enfant qui vient de naître.

Toujours muets, les paysans regardèrent l'étrange personnage disparaître dans une courbe du chemin.

— C'est d'la sorcellerie, grogna finalement l'un d'eux en crachant par terre et en se signant par trois fois.

— C'est sûr ! s'exclama un second.

— P't-être bien, les gars ! répondit le propriétaire du champ, plus pragmatique. Mais en tout cas, la moissonneuse fonctionne à présent ! Alors je me moque bien de savoir s'il s'agit de l'œuvre du diable ou bien de celle du bon Dieu. On va s remettre au boulot vite fait et finir de récolter mon grain !

Sous son impulsion, ils reprurent donc leur travail un instant interrompu et jamais plus, si ce n'est à la veillée autour des feux de cheminée, on n'entendit parler du vagabond en Haute-Ardèche.

Près de cinquante ans plus tard, j'étais volontaire international à Médecins sans frontières en république de Guinée, un pays dont les frontières étaient régulièrement violées par les incursions armées des rebelles du Front révolutionnaire uni en provenance de la Sierra Leone et du Libéria.

Le conflit avait déjà fait plus de sept cents victimes dans les villes frontalières de Massadou, Pamelap, Macenta et Forécariah.

Avec l'équipe du Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés, nous intervenions dans le sud-est du pays afin de venir en aide aux trois cent cinquante mille déplacés, errant dans les zones de

combat. Depuis un mois nous étions installés à Kissidougou, où vingt-cinq mille personnes s'étaient mises à l'abri dans le stade, sans eau ni nourriture, dans des conditions d'hygiène déplorables.

Il était environ trois heures du matin lorsque des déflagrations d'armes automatiques me tirèrent de mon sommeil, dans ma villa située à quelques kilomètres à l'extérieur de la ville.

Je me levai immédiatement et, réalisant ce qui se passait, demandai à Fatoumata, ma compagne, de s'habiller et de se préparer à quitter les lieux.

Dehors, la nuit était sombre car de gros nuages cachaient la lune. Seules les lueurs sporadiques des tirs illuminaient les ténèbres.

Fatoumata noua rapidement un pagne autour de ses reins et enfila un tee-shirt.

— Je suis prête, Toto, dit-elle en glissant ses pieds dans une paire de savates, communément appelées « claquettes deux doigts ».

J'achevai de mettre mon jean et la regardai un bref instant à la lueur de la bougie que je venais d'allumer.

Il n'y avait nulle trace de peur chez cette superbe Peule du Fouta Djallon, rencontrée deux mois plus tôt, lors d'un passage à Labé. Deux mois qui avaient suffi pour que je tombe éperdument amoureux de cette princesse de la savane au front haut, au nez fin et aristocratique, à la bouche charnue, au corps de liane et au caractère bien trempé.

— Arrête de m'appeler comme ça, Fatou, lui lançai-je en nouant les lacets de mes baskets. Tu sais bien que je n'aime pas ça !

— D'accord, mon Toto ! Prochainement ! répondit-elle, comme elle le faisait à chaque fois.

Ce bref échange était pour nous une façon de masquer notre inquiétude. Jamais encore je n'avais été confronté à une telle situation. Bien sûr, j'avais souvent vu les effets dévastateurs de la guerre et son affreux cortège de victimes, mais ma vie n'avait jamais été réellement en danger.

A présent, malgré l'immunité de principe que conférait le fait de travailler pour une organisation humanitaire, je craignais pour ma vie et celle de ma compagne. Les rebelles étaient en effet tristement célèbres pour leur sauvagerie et leur absence totale de miséricorde. Une de leurs « spécialités » était de couper une main, un pied, le nez ou les oreilles de leurs prisonniers, avant de les relâcher sur les routes. Ces mutilations étaient tellement courantes que certaines avaient même leurs surnoms : « manche longue » lorsque le bras était coupé au niveau du poignet et « manche courte » lorsqu'il était sectionné au niveau du coude. Quant aux femmes, elles étaient violées et souvent amputées de leurs seins, symboles de maternité et source de vie en Afrique plus qu'ailleurs.

J'avais soigné beaucoup de ces estropiés qui, malgré les horreurs endurées, faisaient preuve d'un courage et d'une dignité incroyables. Je savais que jamais je n'aurais ce courage-là moi-même.

« Comment peuvent-ils ne pas devenir fous ? » C'était une question que je m'étais maintes fois posée depuis que je travaillais en Guinée sans y trouver de réponse.

— Viens, Toto, il faut partir maintenant ! me dit Fatou en me tendant la main et en m'arrachant à mes pensées.

J'avais d'abord envisagé de rejoindre la ville pour trouver refuge au commissariat de police ou au camp militaire, mais Fatoumata m'en dissuada rapidement.

— Tu es fou ! s'exclama-t-elle. Ce sont des incapables ! Ils prendront la fuite dès que ça deviendra dangereux. Il vaut mieux nous cacher dans la forêt. Avec l'aide de Dieu, nous nous en sortirons. Inch Allah !

Je compris qu'elle avait raison et que mon idée d'aller demander protection à l'autorité légale, n'était que le réflexe absurde d'un Occidental en plein désarroi.

Quel soutien pouvait-on attendre de militaires dépourvus de formation, sans entraînement, qui n'étaient entrés dans l'armée que pour échapper au chômage ou aux travaux des champs ? Des hommes que seules retenaient dans leur caserne la promesse des sacs de riz distribués chaque mois et les rapines commises en toute impunité sur leurs compatriotes.

La forêt était sans aucun doute plus sûre.

J'ouvris la porte de la maison et nous nous glissâmes furtivement dans l'obscurité de la varangue, puis jusqu'à un massif de bougainvilliers.

Les tirs s'étaient rapprochés. Je les voyais percer les ténèbres comme autant d'éclairs par une nuit d'orage.

L'air sentait le bois humide et l'humus, ainsi que l'odeur caractéristique de la poudre, que le vent chaud poussait jusqu'à nous. A l'est, je discernai des foyers d'incendie : sans doute des cases de paysans ou des greniers à grain.

La forêt se trouvait sur notre droite, non loin de nous. C'était aussi de ce côté-là que se situaient la frontière et les rebelles.

Pliés en deux, nous avançâmes jusqu'à la petite clôture de bois qui ceinturait la propriété et nous nous dissimulâmes dans l'ombre d'un grand flamboyant.

— On va passer par là ! me dit Fatoumata en désignant du doigt le petit chemin que le jardinier empruntait pour aller puiser de l'eau à la rivière.

Mon cœur cognait dans ma poitrine, mais le simple fait de sentir sa main douce mais ferme dans la mienne me rassura.

— D'accord, Fatou, soufflai-je. Je te suis.

Toujours courbés, nous nous élançâmes en priant pour que personne ne nous aperçoive, tandis que résonnaient les tirs d'armes automatiques.

Nous n'avions pas parcouru cent mètres que nous entendîmes des hommes venir dans notre direction. Je suppose que seule une chance inouïe nous sauva car, sans réfléchir, nous nous enfonçâmes dans la végétation qui bordait le sentier.

Par quel miracle les rebelles — car c'étaient bien de rebelles dont il s'agissait — ne nous virent-ils pas ? Je l'ignore et aujourd'hui encore je ne peux que me livrer à des conjectures. Il est probable qu'ils étaient drogués ou ivres. Sans doute aussi leur vigilance n'était-elle pas en alerte car nous étions à plusieurs kilomètres du centre urbain et de son poste militaire. Toujours est-il qu'ils passèrent à quelques mètres de nous sans nous voir. Je les entendis distinctement parler à voix basse en maninka.

Osant à peine respirer, je relevai légèrement la tête et les vis se diriger vers notre maison. Quelques minutes plus tard nous aperçûmes des flammes s'élever dans la nuit. Heureusement que nous étions partis !

Après un long moment, nous nous remîmes en marche, progressant prudemment, veillant à ne faire craquer aucune branche sous nos pieds.

Fatoumata marchait en tête. Parfaitement à l'aise, elle avançait sans peine, trouvant miraculeusement son chemin entre les arbres là où je me serais immanquablement égaré.

Après avoir traversé un petit ruisseau, nous débouchâmes dans une petite clairière, plongée dans l'obscurité. De celle-ci, trois sentiers disparaissaient dans des directions différentes.

Au loin, on entendait toujours des tirs, ainsi que les détonations sonores des pièces d'artillerie de l'armée régulière guinéenne.

— Quel chemin on prend à présent ? demandai-je.

Je vis Fatou hausser les épaules.

Elle désigna d'un geste vague un chemin qui s'enfonçait dans les ténèbres.

— Tu es sûre ?

Elle eut un nouveau haussement d'épaules fataliste.

— Non, Toto. Mais ce chemin ou un autre c'est pareil, non ? Allah est grand, il nous aidera !

Je scrutai intensément les trois pistes comme si, par la seule force de mon regard, elles allaient me livrer le secret de leur destination.

— Ce chemin-là doit rejoindre la route et conduire à Kissidougou, dis-je. Ceux-là mènent probablement à des champs ou à des villages de paysans. Je pense qu'on devrait prendre celui de droite, il a l'air de s'éloigner de la zone des combats.

Je me tournai et constatai que Fatoumata s'était assise sur ses talons au bord de la clairière et qu'elle me regardait calmement.

— Je ne sais pas, Toto.

J'étais comme paralysé. Je pressentais que nous n'aurions pas le droit à l'erreur. La peur me nouait le ventre, car je n'ignorais pas que si les rebelles nous trouvaient, je risquais d'être pris en otage ou tué et qu'ils emmèneraient Fatoumata pour faire d'elle leur « compagne », cuisinière autant qu'esclave sexuelle.

Nous étions toujours en pleine expectative lorsque nous entendîmes des bruits de voix. Je reconnus immédiatement le pidgin employé par les rebelles libériens et compris qu'une troupe approchait sur l'un des trois sentiers.

Fatou se leva et me prit la main.

— Il faut y aller ! me souffla-t-elle.

Plus que jamais j'étais incapable de prendre une décision, tant le risque était grand de prendre le mauvais chemin et de nous jeter dans la gueule du loup.

Je cherchai désespérément une échappatoire, mais la clairière ne présentait aucune possibilité de cachette et il était trop tard pour faire demi-tour.

Fatou me tirait par le bras et je me laissai entraîner malgré moi lorsqu'un homme émergea de l'un des sentiers et pénétra dans la clairière. Je crus d'abord qu'il s'agissait d'un éclaireur rebelle et mon cœur s'arrêta brièvement de battre. Puis, je me rendis compte que ce que j'avais d'abord pris pour un fusil à cause de l'obscurité n'était en réalité qu'un grand bâton. L'inconnu avançait d'un pas ample et souple mais nullement précipité, comme s'il était tout à fait naturel d'arpenter à cette heure de la nuit, et sous la mitraille, la forêt. Je vis également qu'il portait un petit baluchon sur son épaule.

Malgré les ténèbres, je constatai qu'il était grand et maigre, mais fus incapable de discerner ses traits ou son origine.

— Allez par là ! nous lança-t-il sans s'arrêter, en désignant de la pointe de son bâton le seul des trois chemins que Fatou et moi avions écarté.

« Allez par là ! » et pas un mot de plus.

Je ne sais toujours pas pourquoi je l'écoutai. Je suppose que j'étais soulagé que quelqu'un prenne la décision à ma place. De toute façon, il n'y avait plus de temps à perdre et ce chemin en valait bien un autre. Je tirai donc ma compagne dans la direction qu'il venait de nous indiquer et nous disparûmes sous les frondaisons des arbres à l'instant précis où les rebelles entraient à leur tour dans la clairière.

Quant à notre sauveur, je n'eus pas le temps de voir comment et par où il s'était éclipsé.

Fatoumata et moi courûmes longtemps, redoutant à chaque instant d'être interceptés par une patrouille ou une rafale de mitraille. Nous finîmes par atteindre un petit village de paysans situé quelques kilomètres plus loin. C'est là, dans un grenier à grain, que nous nous réfugiâmes jusqu'au matin.

J'appris plus tard que les rebelles avaient tué une trentaine de personnes dans le village voisin de Farmoriah. Hommes, femmes, enfants et vieillards avaient été massacrés à coup de machettes.

C'est probablement ce qui nous serait arrivé si nous avions pris le mauvais chemin.

La guerre s'est terminée en 2001. Je suis rentré peu de temps après en France avec Fatoumata. Nous nous sommes mariés. Elle m'appelle toujours Toto, bien que je n'aime pas ça. En fait, c'est le diminutif de Porto, ce qui veut dire Blanc en poular.

Je travaille maintenant dans un cabinet médical en province, où je soigne les petites misères de mes concitoyens.

Ce n'est que récemment, lorsque mon père est entré à l'hôpital, que je me suis souvenu du mystérieux étranger. De ce récit raconté bien des années plus tôt à un petit garçon : l'histoire de ce vagabond qui passait dans la campagne française par une torride journée du mois d'août et qui, sans qu'on le lui demande, apporta son aide à un groupe de paysans dans l'embarras et sauva, par la même occasion, la vie de mon père.

Oh ! Je ne dis pas que c'est le même homme que j'ai rencontré en Guinée. Comment cela se pourrait-il, d'ailleurs ?

Pourtant, il y a de drôles de coïncidences : ce grand type qui surgit à l'improviste à un moment crucial de la vie d'un homme, cette canne, ce baluchon...

Plus de cinquante ans se sont écoulés entre ces deux événements, mais lorsque j'ai raconté mon aventure à mon père, il a souri sur son lit d'hôpital :

« Peut-être que les anges gardiens existent, après tout », a-t-il murmuré.

Deux jours plus tard, il décédait « des suites d'une longue maladie », comme on dit pudiquement dans les rubriques nécrologiques.

Le lendemain de sa mort, une des infirmières m'a dit qu'il s'était éteint paisiblement, juste après la visite d'un vieil ami.

« Un grand type, a-t-elle déclaré. Avec un baluchon et une grande canne. »